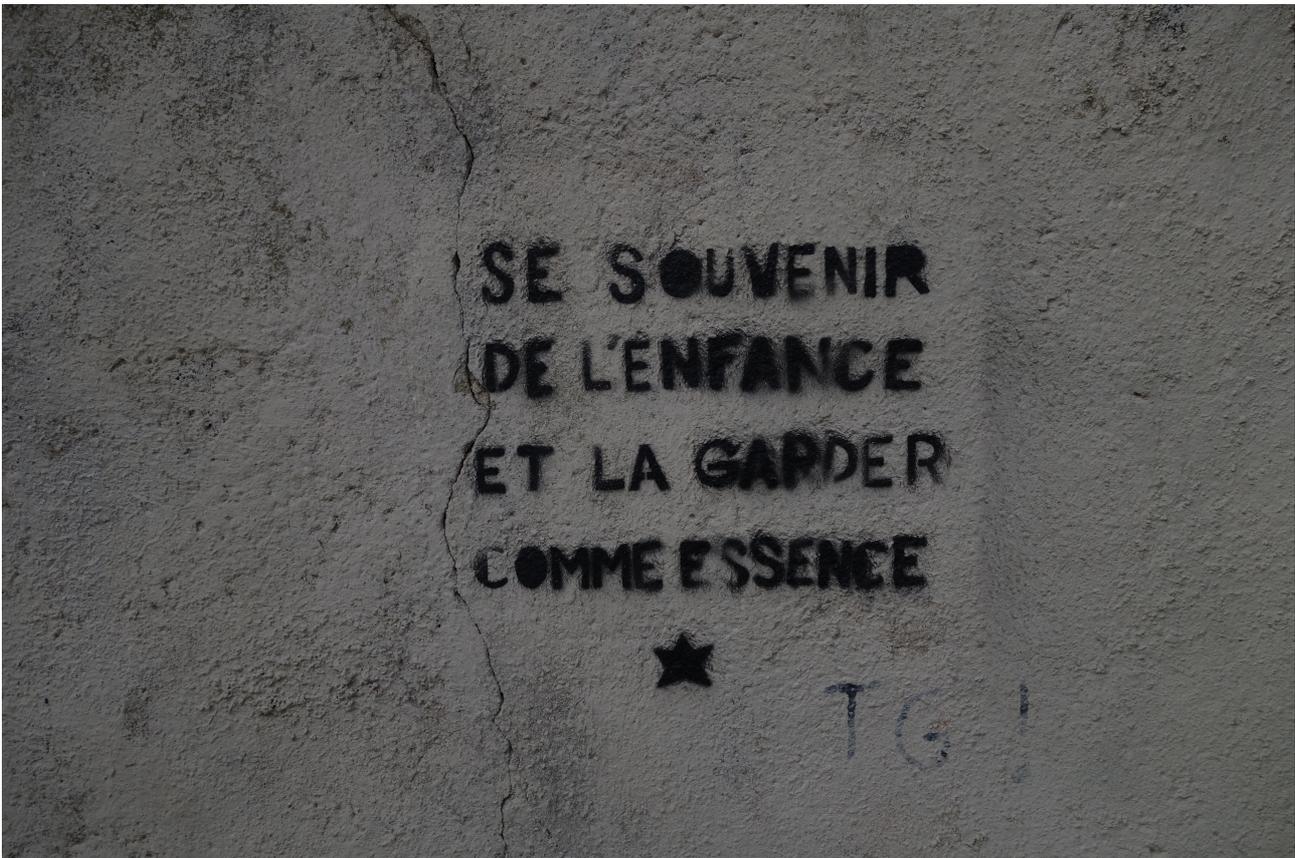


# LA BULLE

Thierry Lefèvre



Bonjour

Je suis là avec vous aujourd'hui parce que je ne suis pas mort en ce mois d'octobre de ... ?  
De ... ?

Ah ben ça...

Quelle année ?  
Je ne me souviens plus

Cette année-là  
Celle-là  
La seule

Comme beaucoup le pensaient  
Ils le pensaient  
Mais ne disaient rien  
Non  
Comment dire à un gamin  
« Tu sais  
Bientôt tu seras mort »

Non  
Ils ne disaient rien

Mais les yeux  
Eux  
Les yeux  
Leurs yeux  
Laisseraient voir  
L'histoire d'un enfant couché dans son lit  
Et qui ne retrouverait plus l'air du dehors  
Les bords de la rivière

La fenêtre de ma chambre donnait sur la cour de l'école

À ma première quinte de toux  
Ma mère m'avait dit qu'aujourd'hui je n'irais pas à l'école  
« Tu vas rester avec moi aujourd'hui »  
Qu'elle avait dit  
« Et demain si cela va mieux tu retrouveras tes camarades »

Ma mère était  
Comme on dit

Une mère au foyer  
La mère du foyer  
Mais un foyer sans feu  
Et moi  
Je maudissais cette toux qui me laissait près d'elle  
Au foyer

La fenêtre donnait sur la cour de l'école  
Je voyais de derrière mon carreau  
Zven Sylla Magali Carlo  
Vigo Egon Milan Virgil  
Bilal Bérénice Tilda Arnaud Mina et les autres encore  
Qui se rangeaient en bas  
Face au mur du préau

Bientôt ils monteraient  
Deux par deux pour entrer  
Dans la classe B 2  
De Monsieur Gardel  
Notre Maître  
Et retrouveraient leurs places

Je resterais moi  
Dans le creux de mon lit  
Seul  
Avec ma mère

Ma soeur  
Était à l'école  
Ma petite soeur  
Si belle

Mon père  
Quant à lui  
En poste dans son bureau  
Petit patron  
D'une petite entreprise  
En poste  
Petit

La toux légère d'abord  
Me laissait en paix et je profitais  
Du fromage blanc au miel  
Que je suçais à la cuillère  
En regardant de derrière mon carreau  
La cour déserte en contrebas

Je vivais au dixième étage d'une tour de béton  
Au bord de la rivière

Mais bientôt  
Car je ne repris pas l'école de si tôt

La nourriture prit un goût étrange  
Et je perdis le goût du goût  
Je n'avais plus goût à rien  
Et mal quand tu avales  
Tu vois ?

La fenêtre donnait sur la cour  
Je pouvais suivre la journée  
J'écoutais  
Les cris des jeux  
Puis les silences  
La sonnerie qui rythmait la journée

J'étais dans ce lit

Les autres  
Ceux de ma classe  
Ma classe  
En classe  
Étudiaient

Je ne sais pas si j'aimais l'école  
Aujourd'hui encore je me demande si j'aimais l'école  
Et aujourd'hui encore je ne parviens pas vraiment à répondre à cette question  
Mais j'aimais Mr Gardel  
Et lui m'aimait aussi  
Je crois  
Et je peux dire avec certitude que l'école était plus douce pour moi  
Que beaucoup de moments en famille alors...  
Aimais-je l'école ?

J'étais le plus souvent premier de la classe  
Je n'avais pas le choix  
Je dis j'étais  
Car Mina maintenant  
Devait m'avoir rattrapé

Nous étions concurrents  
Mina et moi  
Nos scores  
Très serrés  
S'affichaient sur un graphique au mur de la classe

À droite du tableau vert sous la carte du monde

Le maître distribuait des bons points  
Lorsque nous en avions cinq  
Il colorait en vert une des cases du graphique  
Et ainsi  
De petites colonnes vertes s'élevaient sur la feuille

On aurait cru de loin une ville et ses immeubles  
Cela ressemblait à ça

*Il montre une feuille sur laquelle on peut voir un graphique vert*

Au-dessus de mon nom l'immeuble était immense  
Et grattait le ciel sans aucun nuage  
Juste à côté de celui de Mina  
Serré

Il faut dire que ma mère  
Suivait avec zèle nos travaux et devoirs  
À la baguette comme on dit  
Et la baguette parfois frappait mes cuisses et mes doigts  
Pour motiver l'entrée du savoir dans ma tête de lune  
Ce qui explique cette place de premier choix que j'occupais  
Contraint et forcé

Je n'en tirais aucune fierté  
Sinon la joie d'être près de Mina  
Serré

Mina aujourd'hui  
Devait m'avoir rattrapé  
Dépassé peut-être

Le docteur entra dans ma chambre  
Accompagné d'un nuage de poudre jaune  
Qu'il projetait à l'aide d'une petite poire  
Produisant une aura protectrice  
Un halo de fumée  
Censé le prémunir contre une éventuelle contagion

Étais-je contagieux ?

À moins que ce ne soit moi que l'on protégeait ainsi  
Des attaques invisibles du dehors ?

C'était mon deuxième jour de lit  
Et cette apparition confirma un début d'inquiétude concernant mon état de santé

Ses yeux souriaient  
Sa bouche disait  
« Tout va bien »  
Mais un point d'interrogation dansait au-dessus de sa tête  
Un point d'interrogation énorme  
Sur fond de poudre jaune  
Un point énorme écrit en écriture qui tremble  
« Vous avez peur docteur ? »  
Il avait peur le docteur

Les jours se suivaient  
Seule la couleur du nuage changeait et passait par toutes les nuances de l'arc-en-ciel  
Il essayait toutes les poudres de son placard le docteur

Je toussais maintenant presque sans cesse  
Et les muscles de mon ventre devenaient douloureux

Je n'ai rien de plus à signaler  
Des neuf premiers jours de ma maladie  
Si ce n'est que je ne voyais plus personne  
Hormis ma mère et le médecin multicolore  
Mon père et ma soeur avaient disparu de ma vie

Ma mère seule pénétrait dans ma chambre  
Affublée d'un scaphandre étrange qui conférait à ses paroles des airs de conversations aquatiques

« La maman des poissons elle est bien gentille »

Fini le fromage blanc  
Une pâtée brunâtre coulait dans ma gorge  
Au moyen d'un entonnoir verdâtre que le gant de ma mère maintenait en équilibre au-dessus de ma bouche

Immensément ouverte par un écarteur métallique à vis inoxydable  
Tandis que l'autre main agrippait ma chevelure  
Afin que la merveilleuse substance insipide atterrisse sur ma glotte enflammée

Bientôt je ne toussais plus  
Un tuyau avait été introduit directement dans mes poumons  
Un autre dans mon estomac acheminait la purée brune  
Je n'avais plus rien à faire  
La vie allait sans moi  
Si j'ose dire

Le dixième jour  
Je vis une équipe de scaphandriers débarquer dans ma chambre  
Et transformer celle-ci en une bulle géante

Ce n'était plus le docteur fumeux de d'habitude  
D'ailleurs ce n'était plus un docteur mais un troupeau de docteurs

J'étais désormais dans une bulle  
Incorporée de gants  
Grâce auxquels la docte troupe pouvait faire ses petites affaires sur mon tendre corps sans  
risquer de ...

Risquer de quoi d'ailleurs  
Je finissais par trouver tout cela un peu étrange  
Car aux dires de ces experts  
Je n'avais rien qu'une petite humeur de saison passagère

« Ce n'est rien ça va aller »

On me mentait

La fenêtre donnait sur la cour de l'école  
Les bruits me parvenaient toujours  
Mais lointains  
Je suivais ainsi de loin ce rythme chéri

J'aurais donné ma paire de baskets neuves pour entendre les blagues idiotes de Bilal et voir  
la bouche édentée de Milan rire de ces mêmes blagues idiotes  
Je sentais encore l'odeur de vieux pipi de mon ami Virgil  
Je voyais les yeux de Nadège qui louchent quand elle est fatiguée  
Les lunettes trop petites de Tilda et le tricot troué de Carlo le nouveau  
J'aurais donné mon vélo de course pour revoir Mina  
Et son cartable jaune qui sentait bon le cuir

Nos colonnes sur le graphique  
Serrées l'une contre l'autre et chatouillant le ciel  
Étaient la preuve de notre amour secret  
Je le savais  
Je le sentais  
J'en avais des frissons dans le fond de mon ventre

D'ailleurs si tout cela finissait je jurais de laisser gagner Mina  
Car après tout je l'aimais  
Et que sans ma mère et sa baguette magique  
Mes résultats seraient certainement bien moins spectaculaires  
N'est-ce pas ?

Mais revenons à notre bulle

Le silence devenait plus épais  
Avec le tuyau à respirer  
Et la purée brune qui coulait dans mon estomac  
Le monde autour de moi  
Avait disparu  
Ma famille avait disparu  
Je n'entendais plus rien

Seule ma mère méconnaissable dans son scaphandre vert  
Venait de temps en temps  
Pour un brin de toilette et me ravitailler en bouillie brune

Quelques jours encore s'écoulèrent  
Entre soins siestes et douleurs  
Car ne l'oublions pas  
Ce n'était rien certes mais je souffrais  
Atrociement  
Quand un matin  
Ce fut le noir

Je ne vis plus  
Rien

J'avais décidé  
Quelque chose en moi avait décidé  
Pas vraiment moi mais moi quand même  
En moi  
C'est souvent comme ça  
Quelque chose de nous décide sans avoir demandé l'avis  
Quelque chose qui s'y met sans consulter l'envie  
Quelque chose ce jour-là  
Décida  
Qu'il serait mieux de ne plus voir  
Tout ici était trop laid  
Quelque chose en moi coupa la lumière

Ce fut le noir

La sonnerie de 8 h 30 avait retenti  
C'était le noir  
Je ne voyais plus rien  
De ce décor autour de moi  
Plus rien  
Mais j'entendis

Le matin de ma cécité nouvelle  
Ce même matin  
J'entendis  
Un chant

Le chant d'un chœur d'enfants

Je crus d'abord  
Je m'en souviens encore  
Je crus que  
« Ça y est je suis mort !  
Voilà les anges je suis mort »

Je revins vite sur cette pensée  
Car j'avais mal  
Très mal

Je n'avais rien mais mal  
Toujours  
Et je savais que dans la mort on n'a pas mal

Sans compter qu'il faisait noir  
Et je savais aussi que quand on est mort  
Il y a de la lumière  
Une lumière blanche  
Je le savais  
Donc  
Ce n'était pas la mort  
Je n'étais pas  
Mort

J'écoutais ce chant  
Perplexe et circonspect

Lorsqu'enfin j'entendis que c'était de la cour  
De la cour de l'école que montait ce chant

Je reconnus les voix de Charlotte et Sylvia  
Le grain unique de la voix muante d'Arnaud  
Et les fausses notes d'Egon et Vigo  
Deux jumeaux en tout point jumeaux  
Ma classe était là qui chantait dans la cour

Ils avaient composé un hymne joyeux pour me donner du cœur au ventre  
Une chorale de courage pour un enfant poisson dans une bulle de savon  
L'abysse

Ainsi chaque jour

*La bulle – Thierry Lefèvre*

À 8 h 30 la chorale de l'école exhortait mon coeur au ventre à vaincre ...

À vaincre quoi d'ailleurs puisque je n'avais rien

Disait-on !

Ma mère en visite  
Vit vite que je n'y voyais plus

Elle convoqua la docte troupe  
Qui constata  
Se penchant sur mon cas que

C'est ce que je me dis aujourd'hui

Qu'il n'y avait plus rien à faire  
Rien à tirer de ce  
De ce .....  
Quel nom pouvait on me donner ?

Ils quittèrent ce chantier  
Laissèrent la plomberie  
Ma mère fit le suivi  
Et on me laissa là  
Dans ma bulle Oublié

Je n'intéressais plus personne  
On me laissa là  
Seul

Ma petite soeur à l'école  
Mon père à son poste  
Et ma mère  
Qui avait fait preuve de compétences inestimables avait rejoint une équipe médicale  
spécialisée dans l'isolement des enfants

Les enfants bulles  
Nous étions des centaines semblait-il

Il ne restait plus qu'à buller  
Ce que je fis sans souci

Chaque jour après le chant du courage

Depuis mon espace protégé  
Je partais en voyage  
Aux pays des pensées

Sur la rivière d'abord  
Sur l'eau épaisse et noire  
Je me faisais cygne

Je sortais par la fenêtre au volant de ma bulle  
Je côtoyais les bernaches qui passaient par là  
Je volais en compagnie des pigeons et des geais  
Je marchais sur les eaux  
Sur les mers et les lacs  
Les océans du monde entier  
Je dépassais l'atmosphère et découvrais au fond de galaxies lointaines  
Des planètes inconnues  
Où se trouvait la vie  
Ce qu'on nomme la vie  
J'appareillais ainsi  
Chaque jour chaque nuit  
Et ne rentrais dans ma bulle  
Que contraint et forcé  
Pour les soins la toilette  
Que prodiguait ma mère  
Et son scaphandre vert

Un jour  
Alors que je voguais aux côtés de Ching Shih  
Sur le Mékong en flamme

La porte de ma chambre s'ouvrit

Quelqu'un entra

Ce n'était pas ma mère  
Je l'aurais reconnue

Qui cela pouvait-il bien être ?  
J'immobilisai mes rêveries  
Et je tendis l'oreille

Qui est là ?

Docteur ?  
Camile ?

Camile  
C'est ma petite soeur

Qui est là ?

Le silence

La personne s'assit sur la chaise juste au bord de la bulle  
J'entendis des froissements  
Comme on fouille dans un sac

Une voix alors se mit à lire

*« Appelez-moi Ismaël.*

*Voici quelques années – peu importe combien – le porte-monnaie vide ou presque, rien ne me retenait à terre, je songeai à naviguer un peu et à voir l'étendue liquide du globe.*

*C'est une méthode à moi pour secouer la mélancolie et rajeunir le sang.*

*Quand je sens s'abaisser le coin de mes lèvres, quand s'installe en mon âme le crachin d'un humide novembre...*

*Alors, j'estime qu'il est grand temps pour moi de prendre la mer... »*

Mina était là  
C'était elle là  
Lisant  
Là  
Au bord de ma bulle

Alors comme le héros de ce récit  
Comme Ismaël  
Je décidai de m'embarquer

Mina vint chaque jour  
Interrompant le fil de mes voyages intimes et nourrissant les suivants

Elle vint avec les mots pour aiguïser mes sens

Elle lisait  
Il me sembla qu'elle chantait

Je chantais avec elle  
Les aventures d'un Hidalgo de la Manche  
Celles de Robinson et Vendredi  
Celles de Jim et Long John Silver

Nous parcourûmes ainsi des pays imaginaires  
Fleuris dans les cavernes  
De ces faiseurs d'histoires

Qui repoussèrent  
À coups de fables et de plumes  
Les horizons blafards de leurs chambres étrécies

Un jour  
Il était l'heure  
Mina allait venir  
Nous étions à son heure  
Nous suivions Lemuel Gulliver  
Il était presque l'heure

J'éprouvai alors d'étranges sensations  
Des envies de chaleur  
De toucher et de voir  
Je me mis à pleurer pour la première fois de mes déboires

Comme si  
Comment dire  
Comme si  
Il me fallait quitter le monde de mes images  
Pour les déposer devant moi  
En dehors  
Comme si  
Mes images avaient besoin de mains  
Comme si  
Ma main  
Avait besoin de la chaleur d'une autre main  
Comme si  
Mes yeux avaient envie de voir le visage de cette voix qui depuis tous ces mois  
M'accompagnait dans mes voyages

Mina entra  
Elle vit sans doute  
Un reste de larme qui perlait sur ma tempe

Elle resta sans bouger  
Je ne bougeais pas plus  
J'étais là  
Honteux de ma faiblesse

Mina fit un pas  
Hésita un moment

Et la fermeture éclair du sac grogna dans le silence

Un courant chaud passa par l'embrasure

J'aurai dû crier pour lui dire  
De rester sur le pas de ma porte de verre  
De ne pas se risquer...

Je n'en fis rien  
Elle entra dans ma bulle

Et je vis  
Noire dans un soleil  
Son ombre se pencher sur moi

Je sentis sa main sur mon bras

La chaleur de son souffle

Je sentis mon bras se lever pour toucher son visage  
Mes doigts glisser sur ses joues caresser ses paupières  
Effleurer son front en lisière des cheveux  
Descendre la crête de son nez et plonger vers la bouche  
Et ses lèvres offertes

Une lueur vint écorcher le noir  
Mes cils cillèrent  
Très lentement  
Éternellement

J'ouvris mes deux rideaux de peau  
Et je la vis  
Revenante à moi qui revenais

Je la vis là  
Près de moi

Je tirai les tuyaux qui me tenaient en vie  
Cela me déchira  
Tout sembla se fermer  
Mais comme au premier jour  
Mon corps de cabra dans un cri  
Pour inspirer son air  
Le même air que Mina

Cet air ne me fut pas contraire  
Mes jambes aussitôt se mirent à trembler  
Elles avaient la bougeotte  
Elles demandaient la route

Il me fallut du temps pour trouver un chemin  
Mais debout sur mes jambes  
Elle me donna la main

Et je fis pour de vrai ce début de voyage  
Je ne sais pas quel vrai

Mais ce vrai-là était bon  
Vraiment bon

Nous sortîmes  
Descendîmes de la tour de Béton  
Entrâmes dans la cour de l'école  
Zven Sylla Franca Magali  
Vigo Egon Carlo  
Milan Bilal Bérénice Virgil Tilda Arnaud et les autres

Ma petite soeur aussi  
Et Mr Gardel

Vinrent vers nous  
En chantant l'hymne...

Nous chantâmes ensemble  
Je finissais par le connaître  
Cet hymne du matin

Les cygnes les geais et les bernaches passèrent dans le ciel de l'école

Je vis là-haut  
Au dixième étage de la tour de béton  
Une fenêtre bleue où passaient des nuages

Ma fenêtre  
D'où s'échappait légère  
Une bulle de verre qui fila dans l'infini du ciel

Nous prîmes l'escalier  
Entrâmes dans la classe 2 B

Monsieur Gardel ouvrit un livre  
Le tendit à Mina  
Qui lut  
Et nous partîmes ensemble vers des mers bleues de chine  
Sur des jonques pirates battant pavillon noir

Je me tenais  
Serré contre Mina

Voilà

Je suis là parce que ne suis pas mort  
En ce mois d'octobre

De quelle année ?  
Je ne me souviens plus

L'année  
La seule

*Il sort un livre de sa poche et lit*

« Le 24 février 1815, la vigie de Notre-Dame de la Garde signala le trois-mâts le Pharaon,  
venant de Smyrne, Trieste et Naples... »



Thierry Lefèvre

- Tous droits réservés -

Ce texte a été écrit en mars 2020 dans le cadre de la série de commandes « Confinement », une initiative du Centre des Écritures Dramatiques Wallonie-Bruxelles, en partenariat avec Pierre de Lune, Centre Scénique Jeunes Publics de Bruxelles.

